

« raison humaine. Cette puissance incompressible
 « de l'opinion n'a besoin pour régner, ni du glaive
 « de la vengeance, ni de l'épée de la justice, ni
 « de l'échafaud de la terreur. Elle tient dans ses
 « mains l'équilibre entre les idées et les institu-
 « tions, elle tient la balance de l'esprit humain!
 « Dans l'un des plateaux de cette balance, on met-
 « tra longtemps, sachez-le bien, les crédulités
 « d'esprit, les préjugés soi-disant utiles, le droit
 « divin des rois, les distinctions de droits entre les
 « castes, les haines entre les nations, l'esprit de
 « conquête, les unions simoniaques entre le sacer-
 « doce et l'empire, la censure des pensées, le si-
 « lence des tribunes, l'ignorance et l'abrutisse-
 « ment systématique des masses!

« Dans l'autre nous mettrons, nous, Messieurs,
 « la chose la plus impalpable, la plus impondé-
 « rable de toutes celles que Dieu a créées? la lu-
 « mière! Un peu de cette lumière que la révolution
 « française fit jaillir à la fin du dernier siècle,
 « d'un volcan sans doute, oui, mais d'un volcan
 « de vérités! » (Applaudissement prolongé.)

.....

XVII.

Ce discours reproduit le lendemain par la presse

tout entière, exprimait assez la véritable pensée
 du pays. un mécontentement sourd du système
 suivi par la couronne qui sacrifiait à l'extérieur les
 intérêts légitimes de la France à l'ambition de la
 dynastie d'Orléans. un amour philosophique et rai-
 sonné des principes démocratiques délivrés à une
 oligarchie étroite de deux ou trois cent mille élec-
 teurs aisément captés ou corrompus par les mi-
 nistres. enfin la crainte sincère chez presque tous
 d'une révolution qui lancerait le pays dans l'in-
 connu. le désir de faire accomplir par le gouver-
 nement représentatif élargi et fortifié les progrès
 de l'avènement démocratique. l'appel à l'énergie
 modérée dans le peuple. à la prudence et à la
 réflexion dans le gouvernement. Ce discours ne
 passait pas les bornes que s'imposait la conscience
 politique de l'orateur. Les fruits et les promesses
 de la première révolution sans révolution nouvelle,
 s'il était possible. mais l'esprit de la révolution
 conservé et vivifié par les institutions sous peine
 de honte pour la France et sous peine de mort
 pour les idées qui font la grandeur et la sainteté
 de l'esprit humain. C'était la fidèle interprétation
 du sentiment public, le cri prophétique de l'âme
 du pays. Tout ce qui dépassait ce langage dépassait le temps.

XVIII.

M. de Lamartine sans craindre de compromettre la popularité dont il jouissait alors dans son département et en France osa combattre hardiment quelques jours après les doctrines que M. Ledru-Rollin et ses amis avaient exprimées au banquet révolutionnaire de Dijon, les symboles de 1793 arborés, disait-on, par le même parti au banquet de Châlons et les prédications antisociales qu'un jeune orateur avait fait applaudir au banquet communiste d'Autun.

« Les banquets, disait M. de Lamartine en parlant de ceux de Dijon et de Châlons, sont le tocsin de l'opinion. Quelquefois ils frappent juste, quelquefois ils brisent le métal. Il y a eu dans ces manifestations des paroles qui font trembler le sol et des souvenirs qui rappellent ce que la démocratie actuelle doit faire oublier. Pourquoi reprendre d'un temps ce qui doit être enseveli avec ce temps lui-même? Pourquoi ces imitations, nous dirions presque, ces parodies de 1793? Y aurait-il donc une livrée de la liberté comme il y avait une livrée des cours? Je dis, moi, que c'est là non-seulement une puérité mais un contre-sens. On donne ainsi à la démocratie régulière et sensée de l'avenir l'apparence et la couleur de la démagogie passée. Cela travestit

« l'esprit public et en le travestissant cela le fait méconnaître. Cela rappelle cruellement aux uns la pique sous laquelle leurs pères sont morts. à ceux-ci leurs propriétés dispersées. à ceux-là leurs temples profanés. à tous des jours de tristesse, de deuil, de terreur qui ont laissé une ombre sur la patrie. Chaque époque doit être conformed à elle-même. nous ne sommes pas 1793; nous sommes 1847; c'est-à-dire: nous sommes une nation qui a traversé la *Mer rouge* et qui ne veut pas la traverser de nouveau. une nation qui a mis le pied sur le rivage et qui veut marcher encore, mais qui veut marcher en ordre et en paix vers ses institutions démocratiques. une nation dont le gouvernement se trompe et qui veut l'avertir, mais qui en grossissant sa voix pour se faire entendre de lui ne veut effrayer ni les citoyens paisibles ni les intérêts honnêtes, ni les opinions légitimes. Prenons garde, nous, hommes de la démocratie régulière. Si nous sommes confondus avec les démagogues, nous sommes perdus dans la raison publique. On dira de nous: « ils ont leur couleur, donc ils ont leur délire. »

XIX.

Sur le banquet communiste d'Autun, M. de Lamartine s'exprimait le 14 novembre avec la même liberté.

« Chaque idée a ses limites, s'écriait-il, limites
 « dont elle ne doit pas sortir sous peine d'être
 « méconnue et de porter la juste peine de son tra-
 « vestissement en subissant le discrédit qui s'at-
 « tache à d'autres idées. Êtes-vous opposition
 « démocratique, mais loyale, modérée, patiente?
 « venez avec nous. Êtes-vous faction? allez conspi-
 « rer dans l'ombre. Êtes-vous communistes? allez
 « applaudir au banquet d'Autun. Jusqu'à ce que
 « tout cela s'éclaircisse, nous restons où nous
 « sommes. Car nous voulons rappeler le pays à la
 « vie politique, faire sentir à l'opinion sa force,
 « créer une démocratie décente capable de s'éclair-
 « rer de ses propres lumières, de se contenir par
 « sa propre dignité, de se réunir sans alarmer, sans
 « injurier ni la richesse, ni la misère, ni l'aristo-
 « cratie, ni la bourgeoisie, ni le peuple, ni la reli-
 « gion, ni la famille, ni la propriété; nous voulons
 « préparer enfin à la France des assemblées dignes
 « de ses grandes assemblées nationales et des
 « comices dignes d'Athènes et de Rome; mais nous
 « ne voulons pas rouvrir le *Club des Jacobins*! »

XX.

Pendant ces controverses entre les hommes qui
 voulaient améliorer et les hommes qui voulaient
 détruire, d'autres manifestations inspirées et diri-

gées par l'opinion dynastique se multipliaient dans
 le nord du royaume. M. Odilon Barrot y faisait en-
 tendre des paroles graves, réfléchies, probes, mais
 contenues comme son caractère. Il allumait ainsi
 que ses amis le feu de l'opposition parlementaire.
 Cependant ces discours soulevaient contre le gou-
 vernement plus d'indignation que n'en pouvait con-
 tenir une salle de banquet. Le peuple écoutait aux
 portes, acclamait les orateurs, leur faisait cortège
 à l'entrée ou à la sortie des villes. Il s'habitua à
 intervenir entre les ministres et les tribuns. A la fin
 de l'automne les promoteurs de ces émotions anti-
 ministérielles essayaient en vain de les modérer. Ils
 étaient partis pour recruter des forces à M. Thiers,
 à M. Barrot et à l'opposition, ils avaient recruté
 pour la révolution. L'impulsion du peuple dépasse
 toujours le but assigné par les hommes politiques.
 La raison ou l'ambition calculent. la passion dé-
 borde. Le peuple est toujours passion. L'opposition
 dynastique n'avait voulu qu'un changement de
 ministère opéré sous la pression des masses; le
 peuple couvait déjà un changement de gouverne-
 ment. Derrière le peuple, des sectes plus radicales
 rêvaient un bouleversement complet de la société.